



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

« Je veux revenir encore sur ce danger possible dont je vous ai entretenu déjà : en consacrant la médiocrité d'un texte libre, le maître ne court-il pas le risque de maintenir l'enfant dans cette médiocrité qu'il aurait charge d'éliminer et, donc, de laisser l'élève se contenter de n'importe quoi, au lieu de l'élever à la conception du chef-d'œuvre ? Y a-t-il de la faute du Maître ? Sans doute. Y a-t-il de la faute de l'enfant ? Peut-être ; mais il y a surtout un état de fait contre lequel, je le crains bien, vous ne pourrez rien : c'est la masse qui vulgarise. Au fur et à mesure que votre mouvement touche de larges couches, il n'est plus une sélection mais l'expression d'une moyenne prête à se tenir, je le crains encore, plus près du passable que de l'assez bien. Le chef-d'œuvre restera toujours l'exceptionnel et j'apprends que l'excellence d'une méthode ne puisse rien là contre. »

Cet argument de l'incompétence de la masse n'a jamais eu plus grande actualité chez les esprits distingués, soucieux de maintenir les valeurs aristocratiques d'une civilisation de classe qui s'en va vers son déclin. Au fur et à mesure des complications économiques, la masse prend du poids, grignote le bourgeois, influence les partis, pèse même sur les gouvernements. C'est un fait social. Et comme il n'y a pas de fait social étranger au fait éducatif, nous voilà dans l'obligation de considérer une éducation de masse au lieu de ne voir qu'un simple repêchage d'individus exceptionnellement doués. Notre mouvement pédagogique coopératif concrétise de façon indéniable cette réalité. Nos méthodes tendent de plus en plus à devenir des méthodes valables pour le plus grand nombre et la mise en commun de nos réalisations personnelles donne à la grande masse de nos adhérents des exigences et aussi des devoirs amplifiés. Alors que les maîtres de la génération qui nous a précédés étaient soucieux surtout de « pousser » les sujets exceptionnels pour en faire les rares boursiers qui accédaient aux classes de lycée, se résignant d'avance à voir végéter la majorité des élèves d'une classe pauvre, nous voici, nous, chargés de plus vastes soucis. Nous menons de front l'action pédagogique et sociale devenant en fait de vrais militants voyant vaste et voyant juste.

Nous créons dans nos classes cette atmosphère vivante qui suscite en chaque enfant, serait-il le moins favorisé, cet élan qui le

porte au-delà de ses possibilités du moment et par ailleurs dans nos organisations syndicales nous défendons pied à pied les droits de notre école laïque. Nous voulons, nous préparons une éducation de masse.

Ce faisant sommes-nous dans l'erreur et allons-nous forcément vers la médiocrité ?

Nous entendons bien que ce qu'on nommait jadis la **populace** n'avait peut-être rien de bien distingué. Mais la **populace** est devenue peuple pensant et il se trouve que depuis un siècle c'est de ce peuple que sortent à jet continu les forces vives de la nation. Certes, il est des forces qui tournent mal mais constater le fait n'enlève rien à la réalité de l'efficacité de la masse. Ce n'est pas parce que 20.000 éducateurs auront remplacé les mille premiers adhérents de la C.E.L. qu'il y aura dans ces nouveaux adeptes une plus grande proportion d'incapables pas plus que sur quelques centaines de milliers d'enfants pratiquant les méthodes nouvelles il y aura risque de trouver un plus grand pourcentage d'arriérés. Nous disons même nous, qu'il y a beaucoup de chance pour que le niveau moyen des éducateurs et élèves s'en trouve élevé dans une large mesure. Les résultats obtenus nous donnent le droit d'affirmer cela.

— Oui, dit l'Esprit distingué, mais les textes « médiocres que vous laissez imprimer ne sont-ils pas des documents valables et qui vont à l'encontre de vos affirmations ? »

Eh ! bien, penchons-nous sur le délit ; partons à la chasse du document **médiocre** : Pendant ce début d'année scolaire, d'octobre à Noël, nous avons lu des centaines de journaux scolaires, ce qui représente des milliers de textes. Nous péchons peut-être par excès d'indulgence mais, les poèmes mis à part (et nous y reviendrons) nous n'avons pas trouvé de textes **médiocres**. Evidemment, il faut s'entendre sur le **médiocre**. Jusqu'ici le **médiocre** supposait avec la pauvreté et la banalité des fonds, l'erreur grammaticale ou l'incorrection de style plus ou moins accidentelles. Nous n'avons rencontré ni la vulgarité d'inspiration, ni la faute de syntaxe.

A moins que, par excès de sévérité à notre égard, le **passable** soit taxé de **médiocre**, nous n'avons pas trouvé trace du délit qui risque de vulgariser la pensée enfantine et de la maintenir dans le n'importequisme.

On nous dira que le **passable** n'est que du **médiocre** revu et corrigé par le maître et que la critique d'imperfection dangereuse reste totale s'il n'y a pour la contrebalancer l'exemple du texte impeccable. Encore que

nous comprenions mal que la mise au point d'un texte imparfait soit nuisible à la formation littéraire de l'enfant, reconnaissons que nous avons assez rarement, dans nos journaux scolaires, la page parfaite, de haute tenue littéraire qui est l'apanage du Phénix.

La grande majorité des textes libres dépasse le passable et s'inscrit sous le signe de l'A. Bien. Rare est le Très bien, plus rare encore est l'exceptionnel. Très peu de phénix chez nous se taillent la meilleure place dans le journal scolaire. Alors que dans les classes traditionnelles l'élève doué est sans cesse mis en relief, il est soumis ici, pour ce qui concerne les textes imprimés, à la loi démocratique de la classe qui veut que chaque élève, un jour ou l'autre, ait les honneurs de l'impression. Cette portion congrue imposée au phénix n'arrête pas pour autant la malveillance des critiques, car, si d'aventure, en quelque page impeccable, le génie littéraire déploie ses ailes, on aura tôt fait d'insinuer que c'est certainement le maître qui a pris la meilleure part.... Et si, laissant libre cours à l'inspiration de l'enfant doué, nous lui offrons la possibilité de manifester ses possibilités dans une œuvre de longue haleine et de réaliser, à loisir une de nos *Enfantines*, alors le phénix plus encore devient sujet à caution : il est entendu, bien sûr, que sur les quelques 600.000 enfants formés par nos techniques, il ne saurait se trouver 10 élèves exceptionnels pour rédiger les 10 *Enfantines* de l'année. Quant à supposer que dans ce travail de masse qui est le nôtre, une classe entière puisse dans une œuvre collective donner forme et pensée à une émotion collective nos partisans de l'individualisme à outrance n'y songent même pas : l'école est pour eux un lieu de compétition permanente, chaque élève gardant jalousement pour soi les idées ou les connaissances susceptibles de lui assurer un classement avantageux. L'œuvre socialiste et socialisée est certainement pour eux du domaine de l'utopie.

Bref, la loyale constatation que nous venons de faire sur la valeur de nos textes libres donne bien la mesure de la moyenne littéraire obtenue par nos méthodes de libre expression. Nous laissons l'enfant puiser dans sa sensibilité, devenir l'artisan de sa formation syntaxique. Il arrive, au début, que la phrase soit boiteuse, incorrecte, banale, mais sur ce jeu de fond palpitant qu'est l'émotion de l'enfant, l'idée, d'elle-même, trouve une forme adéquate et tout naturellement s'approprie les moyens d'expression classiques ; si bien que l'on peut affirmer qu'un enfant de 10 ans, après trois ans de pratique de nos techniques, s'exprime correctement. C'est là la première étape de la formation littéraire à laquelle la masse des élèves accède sans effort. Peut-elle aller au-delà ? C'est-à-dire peut-on arri-

ver à faire sentir à l'enfant qu'à côté de l'expression verbale spontanée, il y a cette méditation individuelle qui n'est qu'une façon un peu plus subtile et un peu plus appuyée à la fois de peser sa propre émotion ? Et mobilisant cette densité intérieure, peut-on apprendre à la redire sans en ternir la féerie, avec les mots qui l'habillent de vérité et pourtant l'exaltent dans l'éblouissement des belles images ? C'est cela l'art d'écrire. Là où la fermière nous dit prosaïquement :

« — Le lait a le goût de l'herbe que broute la chèvre », Marie Mauron nous offre la richesse de sa méditation gustative :

Les parfums des plantes mangées le jour, passent parfaitement dans le lait : délicieuse amertume du kirsch du merisier, douceur miellée de l'alice, fadeur sucrée des cosses de pois, résine des térébinthes, subtilité d'encens de l'immortelle, goût de vert des légumes crus, tout se retrouve dans le lait bourru.

Et, à travers ces subtilités d'une nature exigeante, se profilent les paysages bleus de Provence et les images rustiques du mas des rocassiers.

Parlant du vent, le jeune Pierre (10 ans) dit sans détour :

En allant à l'école, le vent soufflait si fort que je ne pouvais pas avancer.

Traduisant le même fait, Jacqueline R., (11 ans $\frac{1}{2}$) entre de plein pied dans la poésie :

Le vent avait ouvert ses grandes ailes. Il me barrait la route, me bousculait, passait ses mains méchantes dans mes cheveux pour les ébouriffer. Il griffait mes vêtements et flac ! les plaquait contre ma poitrine pour m'enlever le souffle.

Et cette personnification littéraire du vent n'est qu'une façon un peu plus intense de sentir, sur son épiderme et dans son être intime, passer les grands souffles. Peut-on éveiller, chez l'enfant, cette sensibilité fluide insinuante, intense, amplifiant par cent images, l'événement original qui l'a suscitée ? Dans une certaine mesure, oui : incontestablement, comme on apprend à l'enfant à réfléchir en partant de sa propre pensée, on peut lui apprendre à enrichir sa sensibilité par l'expression littéraire. A une condition cependant, c'est que, jamais, la phrase littéraire ne soit cherchée pour elle-même, en dehors de l'émotion vraie. Le cliché, le clinquant ont cent visages, mais il n'y a qu'une sensibilité vierge et naïve. Nous avons fait allusion tantôt aux poèmes qui, trop souvent, nous exposent aux risques du médiocre. C'est ici que la part du primaire est plus particulièrement difficile à prendre. Qui ne sait que le poème est avant tout subtilité, exigence, harmonie, serait prudent de s'abstenir. Qu'on en juge :

*Voici l'automne,
Les feuilles arrachées*

S'envolent dans les fossés.
Elles font un tapis jaune
Sur la terre sombre
Où flottent des ombres.

ANDRÉ A., 12 ans.

Mais, aux yeux inquiets de deux gamins qui suivent dans les nuées le destin d'une feuille morte, la poésie ouvre ses ailes, et parce qu'à leur suite, l'instituteur a entrevu un coin du ciel, de primaire il devient poète et sans hésitation, se laissant porter par l'invincible élan, il sait ici prendre sa véritable part, celle qui se taille à l'origine des grandes aventures.

LA FEUILLE D'OR

1

Avez-vous vu
la feuille d'or
toute menue,
tourner cent tours,
valser encore,
danser toujours ?

2

Elle tournoie
autour de moi,
mais le vent fou
souffle jaloux^o ;
et la voilà
sur le grand toit.

3

La feuille lasse
demande grâce
à son seigneur ;
mais lui moqueur,
soufflant rageur
dit : « tout à l'heure »

4

« O feuille d'or,
dansez encore
des valse folles,
des farandoles,
tournez cent tours !
dansez toujours. »

5

Et puis, soudain,
plus rien, plus rien.
Finie la danse !
Un grand silence !

.. .. .

La feuille d'or
toute menue,
l'avez-vous vue ?

Gérard FAYET, 8 ans.
Michel CHALMIN, 9 ans.

(à suivre.)

Elise FREINET.